

tié chemin de ce village. En vain la canonnade de Waterloo l'appelle sur le terrain où Napoléon l'attend avec tant d'impatience ; en vain Excelsmans et Gérard le pressent de voler à son secours : il continue à marcher sur Wavres, où se trouvait seul le corps de Thielman ; Blücher en était parti le matin à sept heures.

Napoléon, abandonné à lui-même, privé de son aile droite, en présence de cent cinquante mille hommes qui vont fondre sur sa faible armée, épuisée déjà par huit heures de combat, juge de sang-froid sa position. Il lui faut faire face aux deux armées, et il ordonne un grand changement de front. Les bataillons de la garde se forment en deux colonnes sous ses yeux.

Tout à coup trois bataillons d'infanterie de la seconde viennent se mettre en retraite auprès de la garde ; Napoléon court au-devant d'eux, et les renvoie à leur poste. Mais leur mouvement rétrograde avait fait aussi reculer plusieurs régiments aux prises avec l'ennemi sur le plateau. A cet aspect, Napoléon sent la nécessité de soutenir sa cavalerie indécise ; il se porte avec quatre nouveaux bataillons de la garde à la gauche de la Haie-Sainte, en prescrivant au général Reille de réunir tout son corps, et de le disposer en colonne d'attaque.

A la Haie Sainte, Napoléon rencontre encore une partie des troupes du maréchal Ney, en retraite, et les fait ranimer par la nouvelle de l'approche de Grouchy ; en même temps, il charge le maréchal Ney, avec les quatre bataillons dont on vient de parler, de se porter en avant pour protéger le plateau.

A la tête des quatre bataillons de la garde Ney à pied, l'épée à la main, Friant, Cambronne, repoussent tout ce qui se trouve devant eux. L'ennemi cède à l'impétuosité de notre attaque ; mais Wellington, entièrement rassuré par l'arrivée des Prussiens, fait avancer les bataillons dont il peut maintenant disposer, et le combat se rallume. La victoire va encore couronner les efforts des soldats français, lorsque Blücher, culbutant la faible division qui lui est opposée, parvient au village de la Haie.

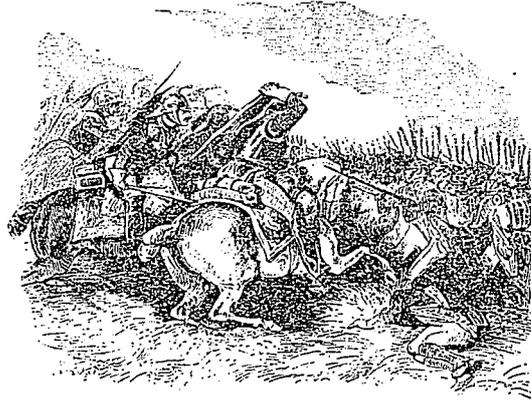
Profitant du trouble et de l'hésitation de notre armée,

Wellington lance toute la cavalerie, qui tourne les huit carrés de la garde pour atteindre l'extrême droite, et pénètre entre la Haie Sainte et le général Reille. Plus de ralliement possible ; la cavalerie de réserve aurait pu favoriser notre retraite ; mais, par un malheur qui tenait à la fatalité de cette journée, la division de réserve de la garde, composée de deux mille grenadiers à cheval et de dragons, tous gens d'élite, s'était engagée

sur le plateau sans l'ordre de l'Empereur.

Il n'a plus de disponibles que les quatre escadrons de service autour de sa personne : il les fait charger, et, bientôt accablés par des masses énormes, ces braves sont culbutés, malgré des prodiges de valeur. Maîtresse du plateau, l'armée anglo-batave tout entière marche en avant et occupe cette position qui devait nous assurer la victoire.

Enfin les huit bataillons de la garde sont placés au centre, où les soutenaient le brave Cambronne et l'intrépide Maréchal Ney, qui avait eu cinq chevaux tués sous lui, désorganisés à leur tour, par la masse des fuyards, tombent écrasés sous le nombre en se défendant jusqu'au dernier soupir. L'armée ennemie, multipliant ses charges contre les bataillons rompus et disper-



sés, redouble la confusion qu'augmente encore l'obscurité de la nuit ; l'artillerie anglaise et prussienne balaye le champ de bataille, ou quelques carrés de la vieille garde sont encore debout.

Napoléon qui a tout fait pour prévenir et arrêter ce désordre, se jette au milieu des fuyards, et s'efforce de les rallier derrière un régiment de la garde en réserve à la gauche de Planchenoit avec deux batteries ; malheureusement, les ténèbres qui empêchent de le voir, détruisent l'effet accoutumé de sa présence sur les troupes, en même temps qu'un tumulte effroyable s'oppose à ce qu'on entende sa voix.

Entraîné dans la déroute, entouré d'ennemis, Napoléon se place, l'épée à la main, au milieu d'un carré, et veut périr avec les braves qui combattent encore ; son

dernier champ de bataille sera son tombeau ! Mais les généraux qui sont auprès de lui l'arrachent à la mort, qu'il demande et qu'il affronte comme un soldat. *La mort ne veut pas de vous, lui dirent les grenadiers, retirez-vous !*

Enfin il se décide à s'éloigner de ce théâtre de destruction, où sa perte ne serait qu'un malheur de plus pour la France et pour l'armée. Plusieurs officiers et soldats, ne pouvant se servir de leurs armes contre les ennemis, les tournèrent contre eux. On dit même que quelques-uns s'aiderent à accomplir ce dernier sacrifice d'un héroïque désespoir.

Les belges couvrirent de leur courageuse amitié ceux qui respiraient encore ; ils veillèrent toute la nuit sur le terrain où venaient de s'éteindre la gloire des cinquante batailles rangées que les Français avait gagnées avec Napoléon.

Arrivé à Genappe avec son état major, l'Empereur essaya d'y réunir quelques troupes pour former l'arrière-garde et mettre un terme aux poursuites de l'ennemi ; la nuit, la confusion d'une déroute générale, l'encombrement des hommes et des chevaux, tout s'opposa à la résolution de l'Empereur. Il quitta Genappe, s'arrêta quelques heures à Philippeville, et entra le 20, à Laon, où les gardes et les paysans l'accueillirent aux cris de *vive l'Empereur !* et lui offrirent le secours de leur généreux dévouement.

Satisfait du courage de ces braves gens, Napoléon les remercia et chargea le maréchal Soult de rallier les corps de l'armée, diminuée, de vingt-cinq mille hommes, dont huit mille prisonniers, et dix-sept mille tués ou blessés ; la perte de l'ennemi avait été égale à celle des Français. Le prince Jérôme ramassa vingt-cinq mille hommes, avec cinquante pièces de canon ; la garde impériale sous les ordres de Morand et de Colbert, se réunit sous les murs d'Avesnes. D'un autre côté, Rapp a reçu l'ordre de venir les rejoindre avec vingt-cinq mille hommes d'élite ; et Grouchy après avoir battu Thielmann à Wavres menace Bruxelles. Sous peu de jours, Napoléon pourra couvrir Paris avec cent vingt mille hommes de vieilles troupes, et trois cent cinquante bouches à feu.

Il veut rester à Laon pour y défendre les approches de la capitale. Le conseil de ses généraux combat ce projet, et le détermine à quitter l'armée pour se rendre à Paris ; il pressent le sort qui l'y attend : " Je vais à Paris, dit-il, mais je suis persuadé que vous me faites faire une sottise ; ma vraie place est ici ; je pourrais y